

MLT 00370



HENRY MAUBEL

UNE

MESURE POUR RIEN

UN ACTE

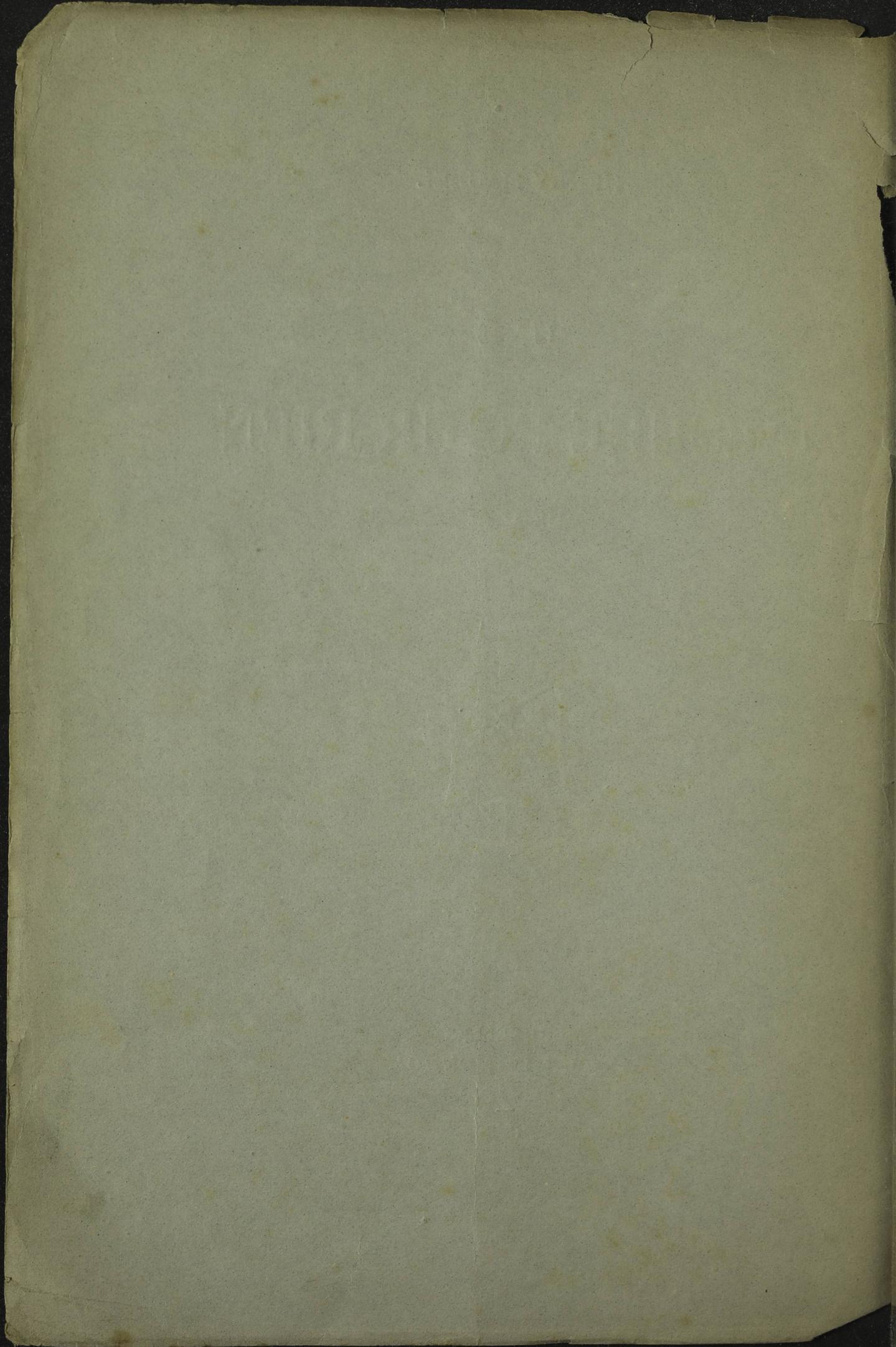


BRUXELLES

chez *M^{me} V^{ve} MONNOM*

rue de l'Industrie 26

—
1888

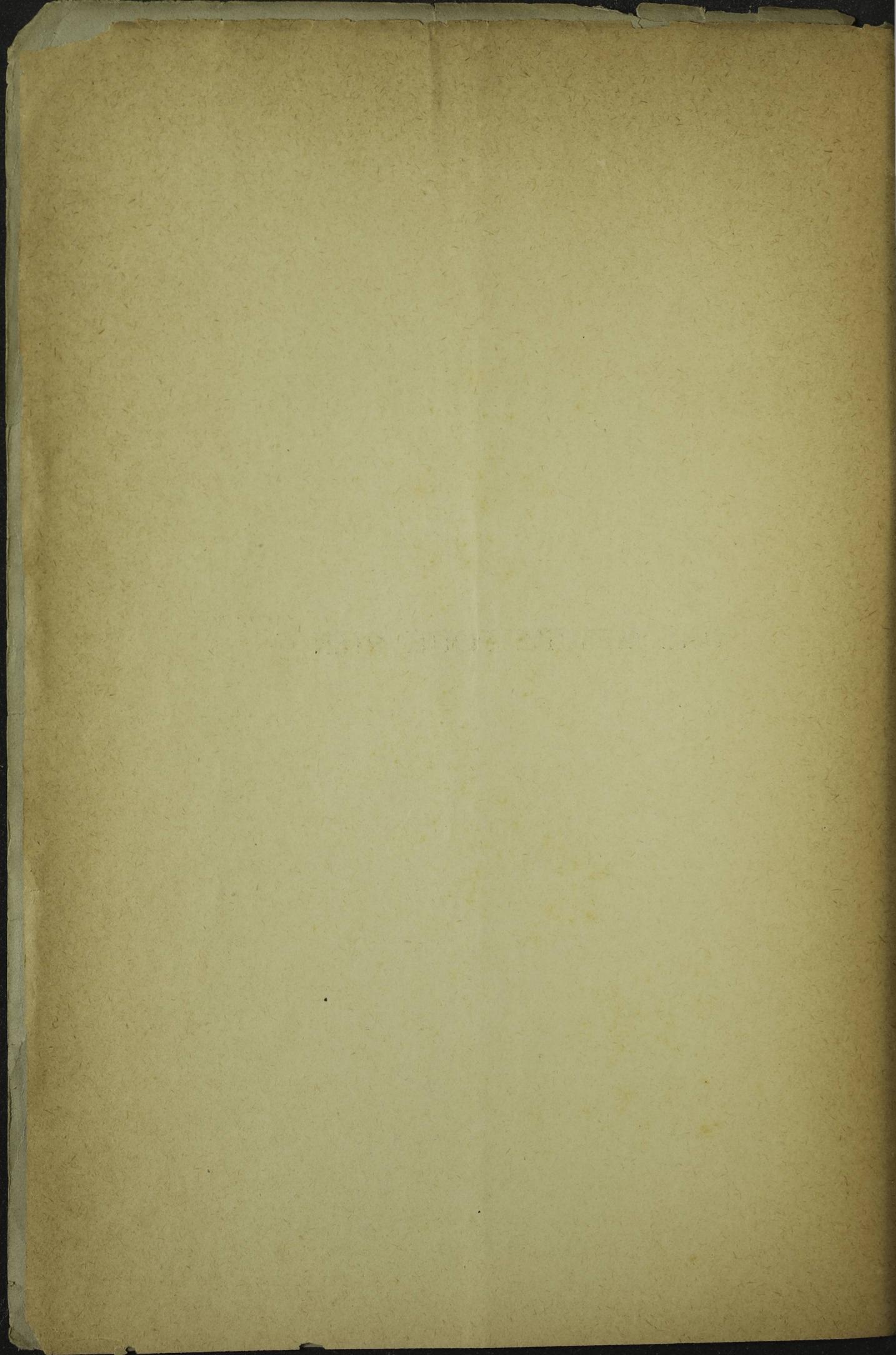


A Monsieur Gustave Van Zype
Rédacteur en chef du "Salon"

Souvenir cordial d'un de ses Collaborateurs

AM

UNE MESURE POUR RIEN



HENRY MAUBEL

UNE
MESURE POUR RIEN

UN ACTE

REPRÉSENTÉ LE 15 MARS 1888, SUR LE THÉÂTRE MOLIERE

DIRECTION PAUL ALHAIZA

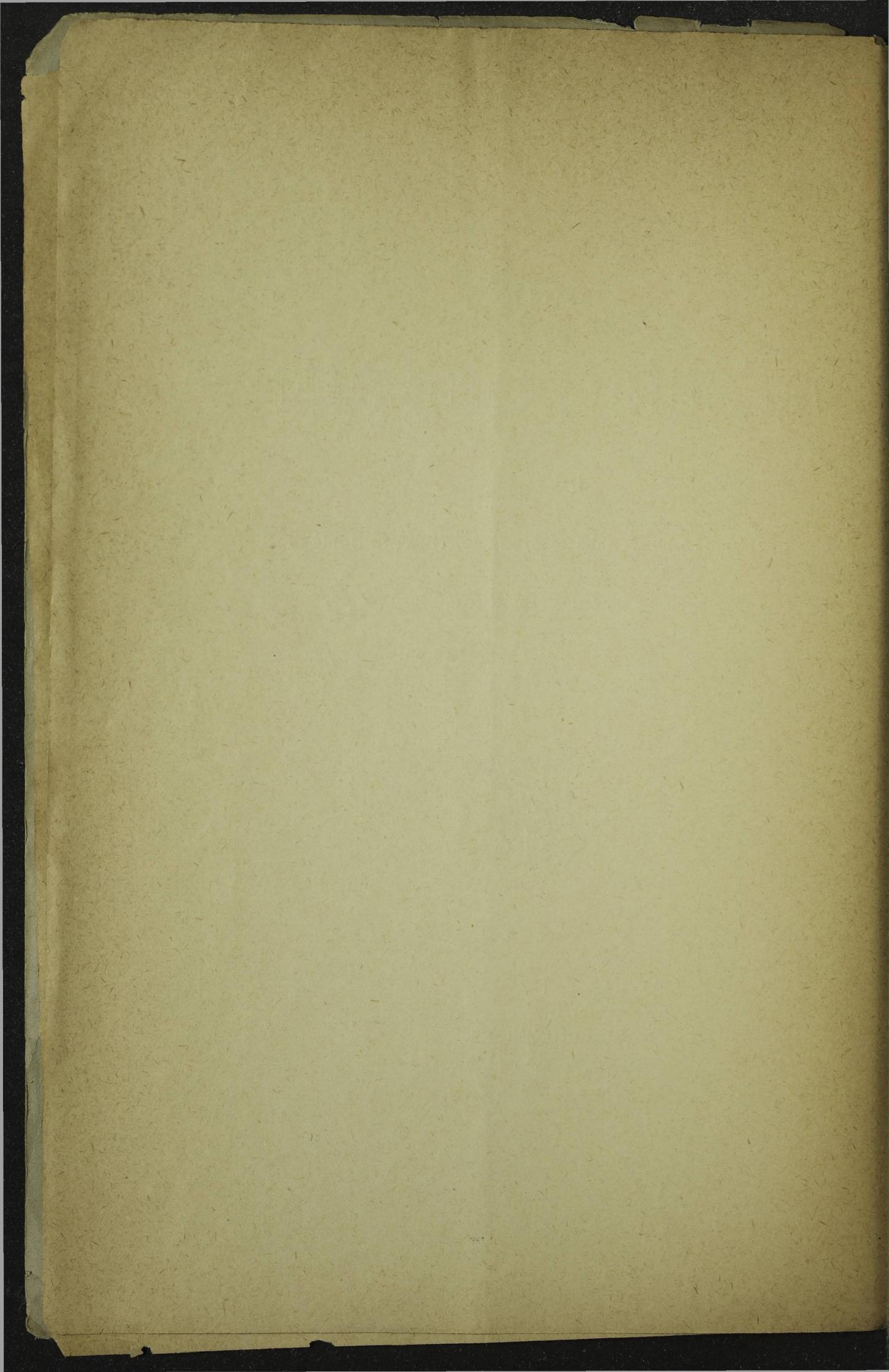


BRUXELLES

chez *M^{me} V^{ve}* MONNOM

rue de l'Industrie 26

—
1888



À Mademoiselle Emma Burdinne.

À Monsieur Paul Plan

Distribution :

RENÉE.	M ^{lle} Emma Burdinne.
GEORGES.	MM. Paul Plan.
ANATOLE.	Keppens.
UN DOMESTIQUE	Morel.
UN INVITÉ	Frassier.

La scène en 188...

UNE MESURE POUR RIEN

SCÈNE PREMIÈRE

GEORGES, ANATOLE

GEORGES

Après être resté épaulé à la porte dans l'attitude de suivre quelqu'un des yeux à travers le bal, descend en scène d'un air ennuyé. Il est précédé d'Anatole (personnage fade, l'air bête, toilette exagérée suivant la dernière mode) qui s'évente avec son gibus et lorgne tout ce qui l'entoure d'un seul œil sous le monocle en se contorsionnant le visage.

Arrivé au bord de la scène, Georges se trouve face à face avec Anatole qui a fait le tour du salon et revient vers lui. Jeu de physionomie signifiant l'ennui de le voir encore là.

Des couples traversent la scène, au fond, entre deux numéros de danse.

ANATOLE (il s'étale sur un divan).

Ah!... (prolongé) Par le froid de loup qu'il fait, voilà une petite fête qui vous réchauffe le cœur. Un conseil : quand vous trouverez la maison froide, jetez-y une touffe de jolies femmes ; il n'y a rien de meilleur pour faire aller les calorifères.

GEORGES

Prenez garde aux incendies !

ANATOLE

Oh ! quant à ça, le pompier peut dormir. Les incendies, c'est comme les tables tournantes, je n'ai jamais pu en voir, aussi je n'y crois pas. Et vous ?

(Silence. Georges s'éloigne de quelques pas, puis redescend). Au fait, je crois que nous n'avons pas le plaisir de nous connaître. Vous m'êtes très sympathique; voulez-vous me permettre? (Il lui tend sa carte et attend).

GEORGES (à part)

J'attendais qu'il m'eût tutoyé pour lui demander son nom (haut). Enchanté Monsieur. (Il passe de l'autre côté, en lui tournant le dos).

ANATOLE (à part)

Il n'est pas très causeur (haut). Il me semble pourtant que je ne vous rencontre pas pour la première fois. N'étiez-vous pas au bal de Madame Stephen?

GEORGES

Je ne crois pas. Le monde et moi nous nous voyons le moins possible.

ANATOLE

Seriez-vous misanthrope?

GEORGES

Qui sait? Il y a des moments où c'est excusable.

ANATOLE

Vous dites?...

GEORGES

Pas grand'chose.

ANATOLE

Je m'en aperçois (à part). Il doit avoir des chagrins d'amour (haut). Voyez-vous, c'est que vous vous y prenez mal.

GEORGES

A quoi?

ANATOLE

Aux femmes, parbleu! Que ne faites-vous comme moi; je me couperais le cœur en mille pour les femmes; c'est le moyen de n'en donner qu'une

petite parcelle à chacune d'elles. Il est si bon de leur offrir cette parcelle-là dans un sachet comme une praline et de la leur voir croquer avec toutes sortes de petites grimaces coquettes et cruelles ; si vous leur donniez votre cœur tout entier, elles ne sauraient comment s'y prendre.

GEORGES (à part)

Il est gâteux !

ANATOLE (lentement, rêveusement)

Et, pourtant, j'en sais une... Ah ! c'est honteux à dire...

GEORGES

Ne le dites pas.

ANATOLE

D'un regard, elle a fait voler mes sachets de pralines au diable...

GEORGES

Si vous alliez les rechercher !

ANATOLE

Et j'ai beau ne pas vouloir, je sens que je suis en train de ramasser toutes les petites miettes qui me restent, pour les recoller... à genoux.

GEORGES

Y a-t-il longtemps que vous êtes occupé à ce jeu de patience ?

ANATOLE

Un quart d'heure ; on vient de me présenter. Figurez-vous une taille d'oiseau...

GEORGES

Je ne me figure pas bien...

ANATOLE

Une peau admirable ; un profil d'une délicatesse...

GEORGES

Faut-il appeler le pompier ?

ANATOLE

Merci, voilà un plateau qui passe, je préfère le Rœderer à l'eau de pompe. (il vide d'un long trait une coupe pleine de champagne.) Quant aux yeux : bouleversants !

GEORGES

C'est une jeune fille ?

ANATOLE

Jeune fille ! Vous me calomniez ; je n'en suis pas là. Les jeunes filles, ça n'est bon qu'à être épousé et j'ai encore des cheveux à placer.

GEORGES (regardant ses cheveux rares)

C'est vrai. Mariée alors ?

ANATOLE

Mieux que cela.

GEORGES

Veuve ?

ANATOLE

Et les consolations ? Merci ! on ne peut pas déceimment les soupçonner d'avoir assassiné leur mari.

GEORGES

Après dix mois, il y a prescription.

ANATOLE.

Ah ! oui ! l'année de deuil que la loi fait de dix mois au lieu de douze. Pas de danger qu'elle soit bissextile, celle-là ! — Vous n'y êtes pas, mon cher !

GEORGES (à part).

Il va me tutoyer !

ANATOLE

Ni jeune fille, ni mariée, ni veuve !...

GEORGES

Ah !

ANATOLE (enthousiaste)

Divorcée ! mon idéal !

GEORGES

(Jeu de physionomie)

ANATOLE

Avec celles-là, pas de dérangement à craindre. Le divorce, c'est l'émancipation à la seconde puissance. Plus de mari en chair ou en esprit pour vous jeter de la dynamite dans les jambes au moment psychologique. La loi a passé par là : balayé le mari.

GEORGES (avec un sourire aigre)

Et... peut-on savoir le nom de ce mari... balayé ?

ANATOLE

Son nom ? je l'ignore, ce doit être un vilain nom ; tandis que celui de ma jolie divorcée... voyons... (tirant son carnet et le présentant à Georges, après avoir cherché à déchiffrer le nom.) Pouvez-vous lire ?.....

GEORGES (qui s'est penché d'un air indifférent vers lui, se redresse et se lève brusquement avec un geste violent qui envoie le carnet par terre).

ANATOLE (le ramassant d'un air ahuri)

Pardon !

GEORGES

Etes-vous fort à l'épée, monsieur ?

ANATOLE

Vous connaissez son ?.....

GEORGES

Son mari? Un peu!

ANATOLE

Ah! ah!

GEORGES

Et je vous préviens qu'il est de ceux qui reviennent.

ANATOLE

Par exemple! ce serait trop drôle.

GEORGES

Un homme prévenu...

ANATOLE

En vaut trois, je vous comprends.

GEORGES

Vous n'en avez pas l'air.

ANATOLE (riant)

Ah! c'est que celle-là est trop joyeuse, trop joyeuse! de ce coup-ci, je cours recoller les petits morceaux de mon cœur! (Il sort.)

SCÈNE DEUXIÈME

GEORGES

Quel crétin! je n'ai pas même eu le courage de lui jeter son carnet à la figure..... Il commence à ne pas faire drôle ici..... (Il va à une fenêtre dont il écarte les rideaux.) Il neige..... je vais me faire chercher un fiacre. (Il sort.)

SCÈNE TROISIÈME

(La scène vide. — Musique. — Un couple traverse précipitamment pour aller se mêler aux danseurs).

SCÈNE QUATRIÈME

(Georges revient vite en regardant dans la direction du couple.)

GEORGES

Cette toilette lui va très mal! Quelle manie de se fourrer du jaune! Elle trouve cela spirituel (redescendant.) Ah! ça, est-ce que je vais la suivre comme l'autre? (riant) elle serait capable de me croire jaloux..... Ah! non! pas de jalousie posthume, n'est-ce pas?.....

Je veux bien me pendre si je sais ce que je suis venu faire ici. (Appuyé à la portière, il regarde vers la salle de bal.)

DEUX MESSIEURS QUI PASSENT

Tu ne dances pas?

GEORGES

Merçi, j'ai trop chaud. (Il tire sa montre.) Une heure moins le quart. Il paraît que les fiacres sont rares. (Il se dispose à sortir.)

SCÈNE CINQUIÈME

GEORGES, RENÉE

RENÉE (arrive devant Georges, avec un mouvement d'arrêt, comme surprise.)

Oh! Pardon!

GEORGES (salue)

C'est à moi de vous le demander, madame, et je me retire.

RENÉE

Vous retirer! — Au fait, vous sortiez, je pense; vous avez peut-être sommeil.

GEORGES

Faut-il que je vous réponde par un madrigal?

RENÉE

Non, mon Dieu! je vous en supplie! j'ai assez bâillé ce soir.

GEORGES

Cela ne se voit pas. N'est-ce pas pour votre plaisir, du reste?

RENÉE

Est-ce pour le vôtre que vous vous décrochez la mâchoire? Car chez vous cela se voit.

GEORGES

Sans doute.

RENÉE

Quoi, sans doute?

GEORGES

C'est pour mon plaisir.

RENÉE

Vous vous amusez?

GEORGES

Follement.

RENÉE

Alors pourquoi sortiez-vous?

GEORGES

Je ne sortais pas.

RENÉE

Vous ne sortiez pas, mais vous sortez — c'est de la chevalerie toute pure ou je ne m'y connais pas. Vous êtes presque aussi aimable que le jeune valseur qui vient de me planter à une lieue du vestiaire sous prétexte que j'avais déchiré ma jupe. Etait-il embarrassé, le malheureux. Il ne savait trop s'il devait m'aider à la rattacher ou me tourner le dos. Il a fini par me tourner le dos.

GEORGES

Vous appréciez mal la discrétion.

RENÉE

Une discrétion d'une lieue de longueur ! l'auriez vous eue à sa place ?

GEORGES

Je n'y étais pas.

RENÉE

Supposez un peu que vous y soyez.

GEORGES

C'est une supposition difficile.

RENÉE

Pourquoi ?

GEORGES

Vous avez des « pourquoi » d'enfant terrible, madame.

RENÉE

Il paraît que je viens de dire une énormité. C'est grave ; mais il faut m'excuser, je suis si naïve,

GEORGES

Oh ! naïve..... avec raffinement.

RENÉE

C'est que vous avez aussi des idées si bizarres, si... compliquées et que vous trouvez difficiles des choses si simples. Je vais, sans doute, vous scandaliser, mais je ne vois pas pourquoi nous ne pourrions pas faire un tour de valse ensemble ! Autrefois, je ne dis pas ; je n'aurais pas même songé à vous le demander, — mais maintenant !

GEORGES

Maintenant ?

RENÉE

Eh! bien, oui, maintenant; que reste-t-il entre nous? Ne sommes-nous pas tout à fait indifférents l'un à l'autre?

GEORGES

Tout à fait.

RENÉE

N'est-ce pas le hasard qui fait notre rencontre?

GEORGES

Sans doute.

RENÉE

Pourquoi voulez-vous le contrarier et que fait-il de si mal en nous remettant l'un devant l'autre?... Pourquoi ne causerions-nous pas un instant là, tranquillement, comme tout le monde?

GEORGES

Comme quel monde?... car le vôtre n'est plus le mien et, depuis que nous avons changé de route, je crains d'avoir perdu le fil de vos idées.

RENÉE

Voilà un fil qu'il ne serait pas difficile de retrouver, si vous vouliez m'y aider un peu (pendant cette réplique, elle s'assied)... Monsieur de Vercey — vous voyez que je n'ai pas oublié votre nom — donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

GEORGES (debout)

Et votre jupe?

RENÉE

Elle attendra.

GEORGES

Et votre valseur?

RENÉE

Mon valseur aussi.

GEORGES

Je commence à croire que c'est une femme qui a inventé la charité...

RENÉE

Préférez-vous que je le fasse entrer ?

GEORGES

Une femme décolletée en cœur avec des yeux bleu de ciel, des cheveux fins comme des fils de la vierge ; de petites dents carrées, très carrées et des gants de Suède à vingt-cinq boutons pour velouter la pointe de ses ongles roses... Avouez que la réputation du Christ est surfaite.

RENÉE

Si vous continuez à philosopher, je vais appeler mon valseur.

GEORGES

Voulez-vous que je siffle ? Je suis sûr qu'il viendra.

RENÉE

Vous êtes nerveux ce soir.

GEORGES

Vous vous trompez, je suis très calme.

RENÉE

Je me trompe alors ; mais asseyez-vous, car ça m'agace horriblement de vous voir manœuvrer ainsi de long en large.

GEORGES (la regardant d'un air étonné semble se résigner et s'assied. — Une pause.)

Vous avez été à la campagne cette année ?

RENÉE

Pendant cinq mois.

GEORGES

L'été a été superbe.

RENÉE

Très chaud, le mois de juillet surtout, aussi avons-nous mené une vraie vie de lézard; nous passions toutes nos journées à nous baigner dans l'étang pour nous sécher dans l'herbe comme du linge à blanchir et c'était à qui compterait le moins vite les feuilles des petites branches accrochées tout là-haut, contre le ciel tout bleu. J'ai gagné plusieurs fois. J'adore cette vie parfumée qu'on regarde s'en aller mollement à la dérive d'un souffle tiède; cette vie toute en lumière qui fait pétiller l'imagination comme de la mousse de champagne et l'emporte parfois si loin, si loin qu'on est forcé d'interrompre son rêve pour aller la repêcher sous les branches. Il nous est arrivé de rester des heures entières sans parler.

GEORGES

Il devait faire une chaleur!

RENÉE

Aussi nous sommes-nous rattrapés plus tard; ce que nous avons fait d'excursions à pied, à cheval, en voiture, de parties de tennis.

GEORGES

Et de dîners sur l'herbe.

RENÉE

Oh! très peu..... à cause des chenilles. Et vous, où avez-vous passé vos vacances?

GEORGES

En Ardennes, comme tous les ans.

RENÉE

Vous avez chassé?

GEORGES

Beaucoup.

RENÉE

La chasse était-elle bonne cette année?

GEORGES

Très bonne.

RENÉE

Et le gibier aussi ?

GEORGES

Et le gibier aussi. Cela vous intéresse ? Vous détestiez le gibier jadis.

RENÉE

Vous vous souvenez de cela ? Maintenant je l'aime beaucoup, pas trop faisanté pourtant.

GEORGES

Comme les goûts changent.

RENÉE

Vous avez toujours votre pavillon ?

GEORGES

Toujours.

RENÉE

Il était charmant... pour peu que je me le rappelle... je ne l'ai vu qu'une fois, il y a longtemps. Combien de temps à peu près ?

GEORGES

Deux ans..... vous n'avez pas la mémoire des dates.

RENÉE

C'est vrai ça ! je ne retiens pas du tout les dates et pourtant je devrais m'en souvenir ; n'est-ce pas cette fois-là que ce pauvre M. Raoul nous a fait tant rire en revenant bredouille ? — le voyez-vous encore quelquefois ?

GEORGES

Le plus rarement possible.

RENÉE

Nous l'avons rencontré un jour de l'été pendant une promenade. Je n'ai jamais compris pourquoi vous le détestiez ce garçon ; il est très aimable.

GEORGES

Je ne connais pas de moustache plus bête que la sienne !

RENÉE (riant)

C'est pour ça ? Il est cependant très intelligent.

GEORGES

Il y a des imbéciles très intelligents.

RENÉE

Si je vous disais même qu'il est spirituel.

GEORGES

Par quel bout ?

RENÉE

Mais par tous les deux.

GEORGES

En collaboration avec son bottier, soit ; je comprends qu'il ait tant de mal à payer ses fournisseurs.

RENÉE (se croisant les bras et souriant moqueusement)

Je vous laisse aller. C'est très drôle à entendre un homme qui casse du sucre.

GEORGES (vexé)

Il ne fallait pas déballer le pain, madame.

RENÉE

Je le remballe ; parlons d'autre chose. On m'a dit que vous aviez plaidé à la cour d'assises dernièrement, un bien émouvant procès. Elle a été acquittée, n'est-ce pas ?

GEORGES

A l'unanimité.

RENÉE

C'est un beau succès.

GEORGES

Un vrai succès de première; si on avait pu, on aurait cassé le verdict pour me permettre de recommencer; vous y étiez?

RENÉE

Pas moi, mais toutes mes amies. Il paraît que vous l'avez défendue avec une passion!.....

GEORGES

On a cru un instant que j'avais commis le crime.

RENÉE

Pourquoi vous moquez-vous de moi.

GEORGES

Je ne me moque pas.

RENÉE

Vous plaisantez, c'est la même chose.

GEORGES

Pas le moins du monde. Je vous aide à porter les compliments que vous me faites, voilà tout.

RENÉE

Sont-ils si lourds que cela?

GEORGES

Ils doivent vous peser fort.

RENÉE

Que vous êtes étrange! En vérité je ne sais quelle singulière idée vous

vous faites de mes sentiments à votre égard. Pourquoi ces demi-réponses, ces railleries, cette dissimulation de votre pensée et de toute votre vie à mes yeux? Est-ce donc une raison parce que nous n'avons pas pu nous entendre sur un sujet... spécial, pour que nous ne nous parlions plus et parce que nous n'avons pas pu nous aimer, faut-il maintenant que nous nous détestions? On dirait que nous sommes fâchés de ne l'avoir pas pu. Nous n'étions pas faits l'un pour l'autre, il faut le croire; vous l'avez cru comme moi. Notre séparation s'est faite d'un consentement commun. Pourquoi ne sommes-nous pas d'accord maintenant? Que reste-t-il entre nous? Un souvenir que le présent a presque effacé.

GEORGES

Votre présent efface vite.

RENÉE

Bien heureusement, car vous conviendrez que si le passé se réveillait en moi ce soir, il ne serait guère enchanté de votre accueil.

GEORGES

Mon accueil! Vous refuse-t-il quelque chose? S'il vous a manqué en quoi que ce soit, dites-le moi, c'est bien involontairement.

RENÉE

Votre accueil m'accorde plus que je n'osais lui demander. Je n'en espérais pas tant de froideur. Nous avons eu le temps depuis jadis, d'oublier ou... d'en avoir l'air, et je croyais que nous allions nous tendre la main en amis, sans nous demander où nous nous étions vus la veille.

GEORGES

En amis... Je vous remercie pour l'offre de cette amitié que vous distribuez par poignées. C'est peut-être par cela que nous aurions dû commencer; nous avons commencé par *autre chose*, tant pis! Gardez la pour d'autres maintenant; je ne saurais qu'en faire, car elle m'arrive trop tard pour ne pas ressembler à de la pitié.

RENÉE

De la pitié, vous ne paraissez pas en avoir besoin.

GEORGES

Quel air cela a-t-il un homme qui a besoin de pitié?

RENÉE

Le plus souvent, cela a l'air amoureux.

GEORGES

Comme vous savez cela, vous en avez vu beaucoup?

RENÉE

Quelques-uns.

GEORGES (lui montrant la carte d'Anatole)

Celui-ci par exemple.

RENÉE

Celui-là ! qui est-ce ?

GEORGES

Un de ceux qui vous adorent.

RENÉE

Je ne m'en souviens pas. Qui vous l'a dit ?

GEORGES

Lui-même, ici, tout-à-l'heure.

RENÉE

Vous le connaissez ?

GEORGES

Pas du tout. Ce monsieur avait besoin d'épancher son enthousiasme. Il m'a confié que vous aviez une taille ployante, une peau admirable, des yeux bouleversants.....

RENÉE (dissimulant un sourire que Georges remarque)

Et vous lui avez répondu ?

GEORGES (la regardant)

Vous croyez que je lui ai répondu ? (Renée, blessée par ce regard fixe, détourne la tête.) Non. J'ai eu, d'abord, envie de le gifler et puis je me suis demandé pour qui et pourquoi. Ce monsieur n'avait-il pas le droit, en somme, d'aimer quelqu'un, comme tout le monde a le droit d'adorer tout le monde et il devait m'être bien indifférent que ce quelqu'un là fût *vous* ou *une autre*. Aussi me suis-je abstenu *de contrarier le hasard*.

RENÉE (manifeste son agacement).

GEORGES

J'oublie de vous dire que ce monsieur n'offre d'ordinaire son cœur que par petits morceaux. En votre honneur, il est en train de les ramasser tous... avec les miettes... afin de les recoller ; du moins il est sorti pour cela.

RENÉE (se lève violemment).

GEORGES

Cela vous étonne qu'on raccommode les cœurs ?

RENÉE

Je commence à croire que vous avez eu tort de ne pas gifler ce monsieur.

GEORGES

Et les autres alors.

RENÉE

Quels autres ? nommez-les, cela vous fera du bien.

GEORGES

Faut-il aussi vous nommer celui qui s'est tué ?

RENÉE

Il y a tous les jours des gens qui se tuent.

GEORGES

Il y a d'autres jours où on les empêche de mourir.

RENÉE

L'infamie! Qui dit cela?

GEORGES

Le monde.

RENÉE (avec un sourire de dépit).

Et vous le croyez.

GEORGES

Pourquoi voulez-vous que je ne le croie pas puisque c'est à lui que vous confiez votre vie... et vos secrets.

RENÉE

Mes secrets! (avec un mouvement d'épaules) c'est presque drôle et je ne sais vraiment pas pourquoi je me fâche. Rassurez-vous, si j'avais des secrets, ils seraient mieux gardés que cela. Ceux-là ne viennent pas de chez moi — vous pouvez les reporter où vous les avez trouvés.

GEORGES (un peu ébranlé par l'assurance de Renée).

Alors le deuxième s'est tué aussi ?

RENÉE

Taisons-nous, voici du monde. Il est inutile qu'on nous prenne pour des gens mariés.

(La musique a cessé. — Des couples traversent le théâtre. — Un silence).

RENÉE

Si vous me disiez quelque chose au moins ; nous avons l'air bête ainsi.

GEORGES

Avez-vous lu *Katia*?

RENÉE

De qui est-ce?

GEORGES

De Tolstoï.

RENÉE

C'est joli ?

GEORGES

Très joli.

RENÉE

Racontez-moi l'histoire.

GEORGES

L'histoire... nous sommes seuls.

RENÉE

Vous dites ?

GEORGES

Je dis qu'il faut que nous cessions de nous voir.

RENÉE

Comment ?

GEORGES

Vous m'avez compris, je pense.

RENÉE

C'est vrai, je vous ai compris; ma réplique était machinale. C'est une habitude; je vois que vous ne l'avez pas oubliée. — Que nous cessions... cela ne sera pas bien difficile — et pourquoi faut-il cela ?

GEORGES

Pour une foule de raisons.

RENÉE

Les mauvaises.

GEORGES

Pour une seule, si vous l'aimez mieux.

RENÉE

Voyons la bonne.

GEORGES

Le passé.

RENÉE (railleuse).

Le passé! qu'est-ce qu'il vous a fait? On dirait que vous en avez peur.

GEORGES

Le passé est mort.

RENÉE

Les morts reviennent.

GEORGES

Je ne crois pas aux revenants.

RENÉE

Vous avez tort. C'est le meilleur moyen de ne pas être pris par eux. J'y crois moi, aussi je les vois venir et je m'en moque.

GEORGES

Quand vous aurez fini de plaisanter.

RENÉE

Est-ce que nous allons faire notre testament?

GEORGES

Vous tenez absolument à rire la dernière?

RENÉE

Voulez-vous que je pleure?

GEORGES

Ce serait peut-être la première fois depuis...

RENÉE

Depuis notre mariage, je vous aide à le dire, on pleure toujours ce jour-là; je ne sais pas pourquoi. On ferait mieux de rire et de ne pas se marier.

GEORGES

De quoi vous plaignez-vous? N'est-ce pas, à *peu de chose près*, ce que vous avez fait?

RENÉE

Ce que *nous* avons fait.

GEORGES

Depuis lors, toutes vos larmes ont eu le temps de s'évaporer.

RENÉE

Oh! toutes mes larmes!...

GEORGES

N'étiez-vous pas la plus malheureuse des femmes?

RENÉE

Vous exagérez.

GEORGES

Cependant vous me détestiez.

RENÉE

Quelle erreur, c'est vous!

GEORGES

Moi?...

RENÉE

Eh! qu'en sais-je après tout; nous ne nous connaissons pas. Je commence seulement à savoir qui vous êtes. Tout cela c'est la faute de ceux qui nous ont mariés; car on nous a mariés, convenez-en! Ma tante surtout, ma vieille tante.....

GEORGES

Je la connais.

RENÉE

Ma tante ne cessait de me répéter qu'elle avait sous la main.....

GEORGES

Sous la main!.....

RENÉE

Un parti excellent, un jeune homme grand, joli, brun, riche...

GEORGES

Laissons mon prospectus, je vous en prie.

RENÉE

Et que j'allais manquer mon mariage.

GEORGES

Comme on manque le train.

RENÉE

Ah! ça me venge de vous le dire; on m'assommait, j'ai fini par consentir sans avoir eu seulement le temps de vous regarder.

GEORGES

Cela vous venge de qui?

RENÉE

D'elle, de vous, de tout le monde.

GEORGES

Et c'est toute la reconnaissance que je mérite pour vous avoir faite libre, émancipée de votre vieille tante?

RENÉE

Libre! c'est vrai, oh! délicieusement!

GEORGES

Depuis lors vous avez regagné le temps et le plaisir perdus, *vous vous êtes rattrapée.*

RENÉE

Rattrapée... Ah! c'est que je l'aime par dessus tout cette liberté, cette

liberté de vie et de pensée, au point que j'éprouve de vraies haines pour tout ce qui me force et me viole. Comprenez-vous ce que cela fait à une jeune fille de sortir seule, pour la première fois, dans la rue et de se frotter à de l'air, à du plein air qu'elle sent circuler tout autour d'elle? toute femme qui se sent libre doit éprouver cette délicieuse impression d'abandon. D'abord, on a peur; on va lentement en flairant l'air tout neuf qui vous grise, la lumière qui vous éblouit; on hésite, on tâte le chemin comme une pouliche qui vient de s'échapper et sent sa longe traîner derrière elle; mais lorsqu'on a bien conscience que la longe ne tient plus à rien et que l'on n'a qu'à courir, on court, je vous en réponds et, à force de courir, comme vous disiez tout à l'heure, on se rattrape. Il y a des jours surtout, où nous avons besoin d'aller seules, où c'est une insupportable gêne de sentir, à côté de nous, quelqu'un qui ne marche pas à notre pas et qui voudra prendre une rue que nous n'aurions pas prise. Car j'ai mes petits chemins comme mes petites manies, je le confesse, petits chemins de pensée, de vision, de sensation qui ne sont pas ceux de tout le monde. J'aime aller où ON ne va pas, faire ce qu'ON ne fait pas, m'habiller comme ON ne s'habille pas.....

GEORGES

C'est pour cela que vous portez du jaune?

RENÉE

Ça, c'est la mode! Mais le monde qui ne passe pas par mes petits chemins, — pourquoi? cela le regarde, je ne me mêle pas de ses affaires, — le monde déclare que, *cela ne convient pas*. Dans la pensée de ce monsieur là — et de quelques autres — l'originalité est un vice et, pour être honnête, *ou pour le paraître*, il faut qu'une femme soit banale, scrupuleusement et calligraphiquement, comme une écriture de pensionnaire. Ecoutez l'horreur: Un jour, un joli jour d'automne où les arbres commençaient à roussir par le bois, j'étais partie à cheval, toute seule. J'ai rencontré M. Maréchal. Il a au moins cinquante ans, M, Maréchal.

GEORGES

Quarante trois.

RENÉE

Quarante trois? Il paraît plus. Nous avons fait un petit galop ensemble; après quoi, il m'a invitée à déjeuner à la laiterie. J'ai accepté et nous avons

déjeûné à deux, avec deux couteaux, deux fourchettes, deux assiettes, deux verres.....

GEORGES

Quatre verres.

RENÉE

Je crois qu'il y en avait même six. On ne vous l'a pas dit? Ça m'étonne, puisque c'était vrai; seulement, comme il est probable qu'on vous dira autre chose, je vais, en considération de ce passé que vous invoquiez tantôt, vous demander de me rendre un grand service : répétez-moi dorénavant tout ce qu'on vous dira. Il est bien juste, avouez-le, que je sois la seconde informée de ce que je fais. Voyez comme je respecte le passé; je ne demande qu'à être la seconde. Vous ne me répondez pas? Vous refusez?

GEORGES

Pardon, je vous ai posé tantôt une question à laquelle vous n'avez pas répondu.

RENÉE

Une question?

GEORGES

Vous ne vous en souvenez déjà plus?

RENÉE

Ah! c'est donc vrai que vous pensez comme tout le monde; voyez comme j'ai peu de rancune, *je ne m'en souvenais déjà plus.....* vous tenez donc beaucoup à cette question?...

GEORGES

Aucunement; n'êtes-vous pas libre?

RENÉE

Eh bien! s'il ne s'est pas tué, ce n'est pas de ma faute; là, êtes-vous content? je vous le jure.

GEORGES

Ne jurez pas.

RENÉE

Pourquoi?

GEORGES

Je ne vous croirais plus.

RENÉE

Vous me croyez donc?

GEORGES

On dirait que cela vous étonne.

RENÉE

C'est qu'il n'y a pas longtemps que vous en avez l'air. (Examinant sa robe).
Dommage que vous n'aimiez pas le jaune!

GEORGES

Qui vous dit que je n'aime pas le jaune!

RENÉE

Mais vous-même, tantôt.

GEORGES

Tantôt, c'est possible; je me serai mal exprimé.

RENÉE

Ou c'est peut-être moi qui ai mal entendu. (Un silence.) Vous savez que
j'attends toujours l'histoire de Katia.

GEORGES

L'histoire de Katia?... c'est presque de la morale.

RENÉE

Que va dire le monde?!

GEORGES (imitant Renée)

Vous tenez beaucoup à cette histoire.

RENÉE

Aucunement.

GEORGES

Ce qui veut dire?...

RENÉE

Que j'y tiens plus que jamais. Je vous écoute.

GEORGES

L'histoire de Katia, c'est l'histoire de toutes les jeunes filles devenues femmes qui, dans une griserie de leur tête folle enivrée de coquetterie, prennent l'amour pour un jouet et s'en amusent jusqu'à ce qu'elles l'aient cassé. Katia, qui avait pour époux le plus affectueux des amants, tâcha de recoller le jouet avec ses larmes; mais elle eût beau faire, il y resta toujours d'imperceptibles fentes.

RENÉE

Pourquoi le mari de Katia était-il jaloux?

GEORGES

Pourquoi l'aimait-il, n'est-ce pas? Ah! si les femmes qu'on aime enveloppaient leur amour d'un peu plus de franchise; si elles le laissaient s'épanouir en plein air et en plein soleil!...

RENÉE (à mi-voix, dans un sourire gamin)

Ça lui gâterait le teint!

GEORGES

Si elles s'ouvraient le cœur tout grand, au lieu de le tenir mi-clos. Si elles n'avaient pas cet étrange dilettantisme de se faire menteuses des pieds à la tête pour le plaisir, et de jouer sans cesse à cache-cache avec l'amour...

RENÉE

Comme on voit bien que les hommes ne savent pas aimer.

GEORGES

Si elles avaient — comment dire — un peu plus d'aveu dans tout leur être.....

RENÉE (l'interrompant)

Dites-moi donc, je suis peut-être indiscrete, mais je voudrais savoir si vous êtes encore autant que jadis..... comme.....

GEORGES

Comme qui ?

RENÉE

Comme le mari de Katia. Oh ! entendons-nous bien, ce n'est pas pour moi que j'en parle. C'est pour les autres.....

GEORGES

Les autres ?

RENÉE

Oui, *toutes les autres.*

GEORGES

Rassurez-vous, c'est une maladie qui s'use à mesure qu'on vieillit.

RENÉE

Prenez garde, cela revient.

GEORGES

Cela revient tant, que c'est comme si cela ne revenait plus.

RENÉE

Alors,... il y en a eu tant que cela des..... Oh ! pardon, je voulais dire.....

GEORGES

Dites toujours ce que vous ne vouliez pas dire.

RENÉE

.....*Des autres.*

GEORGES

Ma foi ! je n'en ai pas tenu note ; ces passionnettes sont vénielles et passent comme un rhume de cerveau sans qu'on garde la chambre.

RENÉE

Jamais mortelles ?

GEORGES

Peut-être, je ne me souviens plus; quand on y remédie à temps...

RENÉE

Il n'en reste rien ?

GEORGES

Absolument rien.

RENÉE

Vous êtes heureux ?

GEORGES

Très heureux — et vous ?

RENÉE

C'est enfantin ce que je vous raconte là.

(Un domestique entre et se dirige vers Georges).

LE DOMESTIQUE

N'est-ce pas Monsieur qui a demandé un fiacre ?

GEORGES

En effet, il y a trois quarts d'heure ! vous pouvez le renvoyer...

(Le domestique fait quelques pas pour sortir ; puis Georges, se souvenant tout à coup se lève, le rejoint et lui tend de l'argent).

GEORGES

Payez-le (il revient au divan).

RENÉE (apercevant une breloque à son gilet).

Tiens, c'est nouveau ce que vous avez là ; ça n'existait pas de mon temps ; qu'est-ce que c'est ?

GEORGES

Un portrait, vous ne voyez pas ?

RENÉE (comiquement indignée)

Oh ! un ouistiti !

GEORGES

En miniature.

RENÉE

C'est un cadeau ?

GEORGES

Un souvenir.

RENÉE (vivement)

D'une femme ?

GEORGES (sourit)

Allez-vous me reprendre la clef comme aux collégiens qui ne sont pas sages ?

RENÉE

C'est drôle, il y a des moments où j'oublie tout à fait que nous sommes garçons.

GEORGES

Ce n'est pas d'une femme.

RENÉE

Très joli.

GEORGES

C'est d'une amie tout simplement.

RENÉE

Un peu lourd, pourtant... Il fait chaud ici...

GEORGES

Voulez-vous que nous changions de place.

RENÉE

Tout à l'heure. C'est bon ce divan, ce petit salon ; pas trop de couleurs, pas trop de lumières, pas trop de monde...

GEORGES

Vous trouvez ?

RENÉE

Cela repose sans faire bâiller.

GEORGES

Je vous croyais moins calme.

RENÉE

Moins quoi encore? *Vous me croyez tant de choses!*... Me croyez-vous bien gaie aussi parce que je suis décolletée et que je danse? Le monde nous grise, voilà tout. Nous prenons de la valse comme vous prenez de l'absinthe.

GEORGES

Vous êtes donc triste?

RENÉE

Où trouvez-vous cela?

GEORGES

Dans ce que vous me dites.

RENÉE

Vos paradoxes m'amuse.

GEORGES

Les femmes devraient avoir deux langues, pour dédire de l'une ce qu'elles ont dit de l'autre.

RENÉE

C'est un passage de la Bible?

GEORGES

Chapitre du paradis terrestre.

RENÉE

Un paradis terrestre capitonné avec, au lieu de pommes...

GEORGES

Des quartiers d'orange glacés (un domestique passe avec un plateau chargé de fruits et de bonbons.) Les aimez-vous?

RENÉE

J'en raffole (elle en prend un).

GEORGES

Un second?

RENÉE (la bouche pleine, faisant signe de la tête)

Deux seconds. §

GEORGES

Décidément, je suis de votre avis, on est bien ici et avec un éventail...

RENÉE

Pour deux.

GEORGES

La chaleur est supportable. C'est ainsi que je comprends le monde, avec la salle de bal pour antichambre.

RENÉE

Au fait, c'est vrai, je ne vous ai jamais vu valser.

GEORGES

Pardon, à l'âge de cinq ans...

RENÉE (riant)

Nous sommes d'accord, je ne vous ai pas vu.

GEORGES

Heureusement.

RENÉE

Pourquoi dites-vous *heureusement*?

GEORGES

Parce que je crains le ridicule, c'est mon faible.

RENÉE

Vous valsiez mal?

GEORGES

Hélas non, je n'ai jamais pu.

RENÉE

Ne calomniez pas la valse, c'est si bon!

GEORGES

Si bon que c'en est presque bête!

RENÉE

Malhonnête! c'est plus spirituel que vous ne le croyez.

GEORGES

La valse est à deux sexes — je ne parle que du mien ; mais permettez-moi de le trouver bête à sauter, se trémousser, pirouetter quand il pourrait ne prendre à la valse que ce qu'elle a de meilleur...

RENÉE

Ah ! vous y venez !...

GEORGES

Le rythme, la musique, le bercement, les regards qui frôlent, les cheveux qui caressent, la taille qu'on enlace.

RENÉE

Que cela ! et puis ?

GEORGES

Et puis ? je vous croyais meilleure valseuse.

RENÉE

Encore ! décidément vous avez besoin de voir pour ne plus croire.

GEORGES

Il faut croire pour aller au ciel.

RENÉE

De quelle croyance parlez-vous ?

GEORGES

A quel ciel pensez-vous ?

RENÉE

Est-ce qu'il y en a plusieurs ?

GEORGES

Non, mais il a plusieurs portes.

RENÉE

Et vous voudriez savoir...

GEORGES

Le numéro de la vôtre !

RENÉE

Il me semble que votre discrétion a fait du chemin depuis une heure.

GEORGES

Ne craignez rien, elle est bonne marcheuse. Que faut-il pour aller au ciel ?

RENÉE

Il faut... il faut des ailes, d'abord.

GEORGES

D'abord. Ce n'est pas ce qui vous manque. Et ensuite ?

RENÉE

Ensuite... toutes sortes de choses...

GEORGES

Vous comptez donc y aller ?

RENÉE

Si j'y compte !

GEORGES

Il faudra jeter un peu de lest.

RENÉE

Insolent !

GEORGES

Dites-moi ? Comptez-vous aller toute seule au ciel ?

RENÉE

Est-ce que ce n'est pas convenable ?

GEORGES

Ce le serait davantage si je vous accompagnais.

RENÉE

Pourquoi vous ?

GEORGES

Si vous aimez mieux que ce soit un autre.

RENÉE

Nous voilà loin de ce que vous me disiez tantôt.

GEORGES

Qu'est-ce que je vous disais tantôt ?

RENÉE

Que nous devions cesser de nous voir.

GEORGES

Je pensais à la terre. Quand partez-vous ?

RENÉE

Vous dites ?

GEORGES

Je demande à quelle heure vous partez.

RENÉE

Vous me laisserez bien le temps de raccommoder ma jupe ?

GEORGES (riant)

Et votre valseur ?

RENÉE

Est-ce qu'il attend toujours ?

GEORGES

C'est son devoir.

RENÉE

Comme vous êtes cruel.

GEORGES

Vous en êtes sûre ?

RENÉE

Mais je lui dirai que vous ne l'avez pas fait exprès.

GEORGES

Quant à cela, je proteste!

RENÉE

Je le sais bien, aussi ne le lui dirai-je que pour rire.

GEORGES (riant).

Eh bien! s'il rit, c'est qu'il a de la bonne volonté.

GEORGES

Prenons garde, nous faisons de l'esprit, cela va nous empêcher d'aller au ciel.

RENÉE (hochant la tête)

Oh! je ne crois pas; j'ai meilleure opinion que cela du ciel.

GEORGES

L'esprit, entendez-vous, se fabrique presque toujours aux dépens de quelqu'un ou de quelque chose.

RENÉE

Alors, c'est mal?

GEORGES

Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas...

RENÉE

C'est évangélique... à condition que les autres n'aient pas commencé.

GEORGES

Sinon, c'est bête. Cela revient à ce que je disais : malheureux les riches d'esprit, le royaume des cieus ne leur appartiendra pas.

RENÉE

On dirait que vous avez été pasteur.

GEORGES

Une vocation ratée!

RENÉE

Domage pour les brebis, elles se seraient joliment bien amusées.

GEORGES

Vous croyez ?

RENÉE

Je crois bien ! Vous êtes d'une gaieté...

GEORGES

Folle ! gare au lendemain. La gaieté, c'est comme le champagne ; rien ne porte plus vite à la mélancolie.

RENÉE

Vous avez le vin triste ?

GEORGES

Le vin, l'amour et tout ce qui sert à faire des chansons. (Il renverse la tête et prend un air songeur.)

RENÉE

A quoi songez-vous ?

GEORGES

Je songe... à un songe.

RENÉE

Que vous avez fait la nuit dernière ?

GEORGES

Et que je referai la nuit prochaine.

RENÉE

Dites-le moi.

GEORGES

Seriez-vous curieuse ?

RENÉE

Dites toujours ; nous verrons après si je suis curieuse.

GEORGES (lentement)

J'ai rêvé d'une femme... d'une femme qu'on pourrait tutoyer du geste,

du regard, de la parole sans qu'elle fût rien de tout ce que les femmes qu'on tutoie ont l'habitude d'être ; un cœur et un esprit avec juste ce qu'il faut de chair, de nerfs et de chiffons pour les envelopper, les enjoliver, les parfumer de son sexe ; dont l'âme comme un aimant taillé en pointe fine, voltigeant par les traits chiffonnés et les cheveux fous, effleurerait les yeux et les lèvres sans entamer la chair ; qui nous comprendrait avec son cœur, qui nous aimerait avec son esprit ; dont la pression de main serait à la fois délicieuse et cordiale et qui mettrait, à nous consoler et à nous soutenir, ainsi qu'un ami, la douceur et la tendresse d'une amante... Une femme dont l'amour nous ferait du bien.

RENÉE

Est-ce donc si rare les femmes dont l'amour fait du bien ?

GEORGES

Je n'en ai jamais rencontré.

RENÉE

Pas une seule ?

GEORGES

Pas une seule.

RENÉE

C'est la première fois que vous me parlez de ce rêve.

GEORGES

Pourquoi vous en aurais-je parlé ? Je savais bien que ce n'était qu'un rêve qui se dissipe dès qu'on s'éveille à la réalité.

RENÉE (avec un peu de tristesse)

Et la réalité, c'était moi ?

GEORGES

La réalité, c'était *nous* ; c'était l'union de nos deux corps et de nos deux âmes ficelés dans un morceau de vieux code qui les empêchait de respirer.

RENÉE

Ouf ! — Et maintenant que nous avons cassé les ficelles et rejeté le vieux code, vous ne voyez toujours pas s'accomplir votre rêve ?

GEORGES (en la regardant)

Toujours pas.

RENÉE

Je parie que vous regardez mal ; les hommes sont si maladroits !

GEORGES

Si vous vouliez m'y aider.

RENÉE (gravement)

Que dira le passé ?

GEORGES

Laissons le passé ; le passé radote. Après les bêtises qu'il a faites il a le droit de se taire. Dites, voulez-vous que nous soyons deux ?

RENÉE

Ne l'avons-nous pas été ?

GEORGES

Vous savez bien que non, nous ne l'avons pas été... Notre départ d'amour était un faux départ. Re commençons-le. Si *l'allegro* n'a pas marché, c'est que la loi était là, qui nous battait la mesure. *Da capo !* comme disent les musiciens ; jouons la reprise ; je vous assure que, cette fois-ci, nous la jouerons d'accord. Le tic-tac de nos cœurs nous servira de métronome et pour être bien sûrs qu'ils partent en même temps, nous compterons *une mesure pour rien*.

RENÉE

Il me semble qu'elle est toute comptée, la mesure pour rien ; qu'en pensez-vous ?

GEORGES

Alors partons !

RENÉE

Où irons-nous ?

GEORGES

Tâchons de ne pas le savoir de peur d'y arriver.

RENÉE

Répondez-vous du voyage?

GEORGES

J'en réponds.

RENÉE

Sur quoi?

GEORGES

Comme vous êtes défiante.

RENÉE

Il faut bien prévoir les déraillements.

GEORGES

Sur le Code.

RENÉE

Encore!

GEORGES

Article 295 : *Les époux qui divorceront pour quelque cause que ce soit, ne pourront plus se réunir.*

RENÉE (se redressant)

Voulez-vous répéter cela ?

GEORGES

Ne pourront plus se réunir.

RENÉE

Jamais plus?

GEORGES

Jamais plus.

RENÉE

Vous êtes bien sûr que ce n'est pas un mauvais code qui a dit cela ?

GEORGES

Excellent, au contraire !

RENÉE

Eh! bien, vrai! je trouve ça très fort et ça me réconcilie avec les faiseurs de lois. Qui a dit qu'il n'y avait pas d'hommes d'esprit parmi ces gens-là? Empêcher un mari et une femme de s'aimer! Mais ce n'est pas seulement très spirituel : c'est presque une bonne action.

Pour avoir trouvé cela, vous méritez qu'on vous donne la main. « *Ne pourront plus se réunir!* »

GEORGES

Nous allons nous tromper l'un avec l'autre.

RENÉE

Ce sera d'un amusant!

GEORGES

Le comble de la fidélité! Comme notre vertu va mépriser la morale.

RENÉE

Elle va nous paraître toute petite, la morale.

GEORGES

C'est égal, traverser le mariage en se tournant le dos, pour se retrouver de l'autre côté, dans les bras l'un de l'autre, c'est drôle!

RENÉE

Article 295. Est-il bon ce tremplin!

GEORGES

Pour sauter le mariage.

RENÉE

Comme on saute un fossé, à pieds joints.

GEORGES

A cœurs joints, *tu veux dire*. Oh! je vous demande pardon!

RENÉE

Vous avez marché sur ma robe?

GEORGES

Je ne crois pas.

RENÉE

Alors de quoi me demandez-vous pardon?

GEORGES

D'avoir envie de t'embrasser.

RENÉE

Vous avez cette envie là?

GEORGES

Un peu.

RENÉE

Fais voir.

GEORGES (l'embrassant)

Tu n'as donc pas peur des revenants?

RENÉE

Pas trop, puisque je les vois venir.

GEORGES

Et puisque tu t'en moques.

RENÉE

Oh! ça! c'était pour me donner du courage. Mais maintenant que nous sommes deux à y croire. Car tu y crois, j'espère?

GEORGES

De toute mon âme.

RENÉE

Depuis quand?

GEORGES

Depuis que tu m'aimes.

RENÉE

C'est depuis plus longtemps que tu ne penses.

SCÈNE SIXIÈME

(Anatole entre, son carnet de bal à la main, et se dirige vers Renée. En apercevant Georges, il reste interloqué.)

ANATOLE (saluant)

Madame? (Il fait un mouvement pour offrir le bras à Renée qui s'est levée et qui a pris celui de Georges.)

RENÉE (faisant l'étonnée, avec un sourire moqueur qui achève de le décontenancer)

Monsieur?

ANATOLE

N'est-ce pas la sixième valse? (Il lui tend son carnet.)

RENÉE

La sixième! Il doit y avoir une erreur dans vos livres; la sixième valse est à monsieur (elle indique Georges), promise depuis combien? (Elle regarde Georges.)

GEORGES

Deux ans et demi, bientôt trois.

RENÉE

Bientôt trois, voyez donc! (Anatole se retire en balbutiant sous le regard de Georges, pendant que Renée lui dit en présentant celui-ci :) Mon mari, monsieur. (Ils passent devant lui et pendant qu'ils s'en vont par le fond.) La dansons nous?.....

ANATOLE (tombant ahuri sur le divan)

Elle aurait bien pu me le dire plus tôt!

(Rideau.)

~~~~~



